

Jordan Plevnes. *La huitième merveille du monde.* Roman. Paris : Éditions La Table Ronde, 2005.

Pour un coup d'essai, c'est un coup de maître ! Ce premier roman d'un écrivain macédonien, dramaturge connu en Europe et Amérique, ex-Ambassadeur de son pays, est écrit directement en français. Il déborde d'imagination bouillonnante, de trouvailles astucieuses, d'anecdotes folkloriques savoureuses basées parfois sur des calculs minutieux, étonnants pour un homme de Lettres. L'intrigue est simple, elle se passe souvent et en premier lieu dans la tête d'Alexandre Simsar. Le prénom de celui-ci, comme celui de son père, Philippe, n'a rien à voir avec Alexandre le Grand, célèbre conquérant et bâtisseur de tant d'Alexandrie !

Le héros de Plevnes est maçon et façadier tombé de l'Église du Souvenir à Berlin, mais il n'en est pas mort dans cette chute de 53,5 mètres de hauteur ! L'idéalisme de Simsar est ainsi humoristiquement dramatisé au cours de tout le roman. En restant vivant, il va pouvoir imaginer la construction d'un édifice qui serait la huitième merveille du monde, abrégée par la suite en HMM. Ainsi il compte la bâtir sur une montagne macédonienne, Galitchitza, puisque de là, il pourra voir simultanément le lac Ohrid et celui de Prespa. Ingénieuse localisation et point de mire formidable car les deux lacs, eaux et miroirs permettent d'héberger le *Berceau du monde*. Symboliquement, l'auteur place cet édifice, centre de l'univers « au-dessus de toutes les conditions, religieuses, politiques, raciales, géographiques ou historiques, pour ne pas répéter les erreurs du passé. » (p. 36)

Ce roman est divisé en trois parties, d'une longueur plus ou moins égales. Dans la première, Alexandre Simsar chuté, sous-entendu du Mur de Berlin, tout en restant vivant, élabore dans sa tête de maître maçon une utopie merveille qui dépassera les sept autres. La huitième abritera les valeurs d'un monde idéal sans frontière nationale, sociale, politique où les haines, les guerres, et les erreurs n'auront plus cours. Ici le projet stimule l'imaginaire de tout lecteur sur le plan spirituel. Un peu à la manière de la « dérégulation de l'activité hormonale », du héros pour sa vie sexuelle. Le physique et le spirituel sont évoqués pour une conscience planétaire qui devrait se détourner des désastres et promouvoir « l'amour, la tolérance et la compréhension » afin que règne la paix sur Terre. Bref, un nouvel humanisme, rappelant, par de nombreux points, ma notion de *transculturalisme*, ce qui implique l'acceptation de la Différence, le partage équitable des richesses, le dialogue dans la dignité et le respect de tout un chacun.

Ironique, Plevnes prévient qu'on ne peut révolutionner le monde avec des berceuses! Il plaide non pour un réveil des consciences, mais pour « l'endormissement. » (p. 53)

La seconde partie traite du retour de Simsar et de son épouse, Cveta Mikhaïlova d'Allemagne en Macédoine, en survolant Prague et Vienne. Voyage en avion qui permet au héros d'être dans les Cieux et de s'adonner à son rêve favori! Ainsi, il se berce de la musique de Jean-Sébastien Bach, mais doit traverser de nombreux labyrinthes administratifs kafkaesques. Joie et détresse pour frapper à la porte de toutes les religions, et à leur demander la permission de construire l'HMM. Première serrure ouverte, celle du Bouddha qui lui recommande d'inclure les quatre éléments de la méditation : l'amour, la souffrance, la joie, la pureté qui « libère de la souffrance et ouvre le chemin de la vérité. » (p. 63) Puis Simsar rencontre Moïse pour lequel il entonne un chant en ladino. Et le Prophète juif de lui accorder son vœu en pleurant. Toujours en rêve et dans les Cieux, le héros poursuit sa quête. Il ose à peine prononcer le nom de Jésus-Christ pour lui demander de bénir son édifice. Jésus veut le découper en morceaux car, lui répond-il : « Tu menaces le monde d'une nouvelle utopie. » (p. 69) Après de longues incursions historiques, religieuses et économiques, d'intenses discussions sur *la Figure Blanche* et *le cœur noir*, Jésus lui accorde sa bénédiction. Face à Mahomet qui trouvera les moyens de financer le projet, Simsar apprend que le Dieu unique au Ciel ressemble à Abraham, père des Juifs, des Chrétiens et des Musulmans.

Bouddha, Moïse, Jésus, Mahomet et Krishna approuvent tous cet idéal même s'ils émettent quelques réserves. Enfin Simsar se tourne vers l'Amérique et la Russie pour finir par la Macédoine. Ce pays a donné naissance à Alexandre le Grand qui a « construit l'idée du monde comme une seule entité » et à Justinien qui « désirait construire l'Éternité et l'enfermer à Sainte Sophie, à Constantinople. » (p. 86)

Un autre rêve récurrent de Simsar et de Cveta, c'est le désir profond d'avoir un enfant. Espoir parallèle à celui de construire la huitième merveille du monde. Espoir et créance sont donc les ressorts primordiaux de tout être vivant qui s'achemine en fin de compte vers sa mort. Mais dans ce roman, le miracle consiste à « transformer les morts en vivants et les vivants en immortels! » (p. 85) Pour se faire, le Berceau du monde fonctionnera comme « une harpe de l'éternité » érigé sur 365 colonnes de marbre de 53,5 mètres de hauteur entre la Mer noire et la Méditerranée.

Jordan Plevnes a l'extrême talent d'esquisser l'intrigue de son roman en s'inspirant de l'histoire des Balkans, du monde antique, de la civilisation occidentale gréco-romaine, mais aussi de l'actualité brûlante d'aujourd'hui.

Et sur des calculs judicieux et savants, il démontre que son héros Alexandre Simsar « a vécu pour rien et a perdu la vie en 3,3 secondes. » Documentation historique époustouflante et références précises vont jusqu'aux détails de la fabrication des plus beaux berceaux du monde et des plus beaux cercueils du monde, en Salonique, « capitale géographique, historique, économique, politique et spirituelle de la Macédoine. » (p. 115)
D'où le proverbe macédonien :

Tu n'es pas né si tu ne te balances pas
dans un berceau de Salonique.

Tu n'es pas mort si tu ne finis pas
dans un cercueil de Salonique. (p. 116)

Ce roman n'est dépourvu ni d'ironie, ni d'humour, ni de critiques acerbes par rapport aux folies dans lesquels nous vivons aujourd'hui. Voir les dialogues entre le héros et Satanail Gubernator Mundi. La nouvelle utopie du monde est ainsi considérée comme une maladie, « une confusion internationale de rires. » La plupart des problèmes du monde, et plus particulièrement la cohabitation des différentes civilisations, cultures, religions, langues... sont évoqués avec une légèreté tonifiante.

Le lecteur se laisse emporter par l'élan de cette magnifique utopie qui ne fait que nous bercer dans nos propres illusions, mais qui nous révèle aussi les avatars de l'histoire, du passé et des dilemmes brûlants d'aujourd'hui. Est-ce pour garder les pieds sur terre que l'auteur se fait lui-même des crocs en jambes, en fin de narration ? Le monde imaginaire de son personnage est déconstruit et les résultats de son projet négatif. C'est Satanail qui conclut : « On a dépouillé ton enfant non né et on a inscrit sur sa peau, à l'aide d'une aiguille incandescente : l'Humanisme n'a aucune chance dans l'avenir de l'humanité. » (p. 142).

Roman à lire absolument pour sa verve enthousiasmante, ses horizons illimités à la construction d'une utopie fascinante, certes inaccessible et impossible à ériger, mais qui n'en fournit pas moins à l'imaginaire humain une force indéniable.

Hédi Bouraoui

Université York